

Lire ou relire *L'inquiétude humaine* de Jacques Lavigne.

Par André Baril

Texte initialement paru dans la revue *Combats*, en 2000, puis repris dans *Philosopher au Québec. Entretiens*, PUL, 2007.

Encore aujourd'hui, nous enseignons la philosophie existentialiste française de Jean-Paul Sartre et d'Emmanuel Mounier sans faire référence aux intellectuels québécois qui feraient pourtant honneur à ce courant de pensée, sans souligner par exemple la contribution originale d'un penseur comme Jacques Lavigne. Trop souvent, nos manuels de philosophie au collégial exposent l'existentialisme, le marxisme, le freudisme, en oubliant d'indiquer au moins un relais québécois. Avec une telle pratique, ce n'est pas demain la veille que nous gagnerons le championnat de la course à relais !

Pourtant, avec *L'inquiétude humaine*, Lavigne traçait la voie pour sortir en douceur du thomisme qui régnait sur l'enseignement de la philosophie dans les collèges classiques dans les années 1950.

Certes, les circonstances de la vie ont brouillé les pistes. Il y a eu, avant la fin des années 1950, la marginalisation de Lavigne. Georges Leroux résume la controverse : « *Tout se trouve chez saint Thomas, écrit Lavigne en se protégeant de ses censeurs, sauf la vie, sauf l'amour. Cette affirmation, et ce qu'elle commande, ne lui fut pas pardonnée.* »¹ » Lavigne quittera l'Université de Montréal. Bien sûr, il faut aussi considérer le climat politique qui prévalait à la fin des années 1950 : un climat d'impatience, de remise en question radicale. Les circonstances ont donc fait en sorte que l'œuvre de celui qui se disait « penseur chrétien » se perde en partie et soit partiellement ignorée des générations suivantes.

Heureusement, Jacques Beaudry n'a pas oublié Jacques Lavigne. En 1985, il publiait un document essentiel pour la petite histoire de la philosophie au Québec : *Autour de Jacques Lavigne, philosophe*². Dans cet ouvrage, Beaudry montre, textes à l'appui, l'accueil très favorable qu'avait reçu le premier ouvrage de Jacques Lavigne, *L'inquiétude humaine*, paru en 1953, aux éditions françaises Aubier Montaigne.

L'écrivain Italo Calvino avait donc raison, le propre d'un classique est de sans cesse rerebondir ! Alors retournons au texte. Quelle était la visée de l'auteur ? Très ambitieuse, il va sans dire. Lavigne voulait « saisir la marche de la vie de l'homme sollicité, dans sa pensée et dans son appétit, par un Absolu qu'il se dispose à recevoir en Le cherchant, et qu'il ne peut trouver sans se donner librement à Lui ». Après avoir posé le problème de l'inquiétude humaine et exposé les éléments constitutifs de l'existence humaine (la vie sensible et la vie psychique), après avoir aussi compris à sa manière le tournant linguistique - « Sans l'aide des signes, la vie psychique serait impossible », écrivait-il à la page 91) -, Lavigne ira explorer la science, l'art et la société, toujours en quête d'une réponse à l'angoisse existentielle première.

¹ Georges Leroux, « 1953, Jacques Lavigne, *L'inquiétude humaine* », dans *Monuments intellectuels québécois du XXe siècle* (Claude Corbo dir.), Septentrion, 2006, p. 114

² Jacques Beaudry, *Autour de Jacques Lavigne, philosophe*. Trois-Rivières, Éditions du Bien public, 1985.

À propos de la science, quatorze ans avant *Le hasard et la nécessité* du biologiste Jacques Monod, Lavigne adoptait une position très moderne : « La science ne montre pas que la matière a engendré la vie et celle-ci l'esprit; elle enseigne que le cosmos, la terre et les astres, les animaux et les hommes se sont formés à une certaine période du temps et qu'ils auraient pu ne pas être si certaines conditions improbables ne s'étaient réalisées. Le hasard est inclus dans l'évolution de l'homme. » (p. 144)

En ce qui a trait à la politique, bien avant les luttes intestines qui ont déchiré la gauche québécoise lors du premier référendum, Lavigne faisait déjà un peu d'ironie à l'égard d'un régime parfois adulé malgré son caractère totalitaire : « Le communisme combat l'idée de patrie et, cependant, il l'exalte en U.R.S.S... » (p. 194)

Et en bon philosophe ayant un tel souci de l'ordre qu'il n'en tolère aucune caricature, Lavigne a fait une critique virulente de l'ordre capitaliste établi. Entre autres, il refusait que la loi du commerce devienne la loi générale de la société. Il anticipait, c'est le moins que l'on puisse dire : « Ce qui rend le capitalisme néfaste ce sont moins ses imperfections pratiques que ses prétentions à la domination de toutes les activités de l'homme [...]. Ce qui est nocif, ici, ce n'est pas tellement de chercher le profit dans les affaires, mais de vouloir que tout soit une affaire; de contaminer tous les secteurs où l'action et la pensée désintéressées avaient coutume de se développer librement; de se priver par là même du seul ferment capable de faire accéder la vie économique à l'humanisme. » (p. 191)

À la fin de son enquête, Lavigne dira qu'il nous est impossible de combler le manque qui nous habite par nos seules œuvres ou constructions sociales. Pour lui, l'humain devait être révélé à lui-même par un absolu.

N'hésitons plus, cessons nos tergiversations : à l'instar des Jean Larose, des Marc Chabot et de bien d'autres, ne faut-il pas reconnaître en Jacques Lavigne « le premier de nos philosophes »?

Deux extraits de *L'inquiétude humaine*

Pour donner la couleur de son style et la force de son propos, nous reproduisons ici deux courts extraits de l'ouvrage de Lavigne. Le premier traite de la manière dont Lavigne se représentait l'inquiétude humaine. Le second rappelle la conclusion à laquelle il arrivait au terme de son ouvrage.

Premier extrait : chapitre premier, pages 27-28-29.

« Tous les philosophes qui ont étudié d'une façon spéciale l'existence concrète de l'homme ont apporté une attention particulière au problème de l'inquiétude. La raison en est que notre vie, s'accomplissant dans le temps, engendre continuellement un passé et un avenir : le passé qui est une perte et l'avenir, un manque. Ce double sentiment d'absence fait naître l'inquiétude. Cette inquiétude n'est ni un principe, ni une fin, mais une étape de notre devenir. Nous sommes d'abord dans le temps comme n'y étant pas encore. Les enfants acquièrent un passé sans se soucier de ce qu'ils perdent et vont vers un avenir sans le désirer. S'ils passent facilement d'une chose à l'autre, ils vivent chaque instant comme s'il était seul. L'enfance ne connaît pas l'inquiétude. Toute son attention est à faire l'homme qui la portera. Mais peu à peu une impression de solitude s'empare de nous. Tout ce que nous avons possédé est disparu sitôt qu'obtenu. Tout n'a fait que passer. Tout n'est vécu qu'une seule fois. Et notre désir nous porte toujours au delà de ce que nous sommes. Nous vivons d'une absence que notre action même travaille à former.

Lorsque l'homme connaît l'inquiétude, sa vie est déjà commencée. Et cependant elle est pour lui le point de départ : celui de sa vie spirituelle autonome. Le monde nous envahit par notre organisme, nos sens, nos passions et nos pensées. Il semble que ce soit lui qui nous fasse

naître et grandir et qu'il nous suffira de lui obéir, de le subir pour connaître la paix. Notre destin paraît se confondre avec celui des choses. Mais en assimilant son milieu l'homme se forme et prépare, sans s'en rendre compte, l'avènement de son autonomie. Et soudain il découvre sa liberté : il est le maître de lui. Mais le monde est enraciné en lui et lui résiste en le dispersant. L'homme est libre, mais sa vie n'est pas à lui, n'est pas de lui. Et cependant il lui faut faire sienne cette vie même s'il la subit. Car nul n'agit sans se donner une fin qui l'engage tout entier. C'est la conscience d'une telle situation qui provoque l'inquiétude.

L'homme est seul face au monde. Les choses passent. Et s'il lui paraît qu'il domine le changement, il ne peut que s'accomplir dans et par un monde qui meurt. Aussi bien il ne peut ni se donner aux choses, ni se réfugier en lui-même; partout il rencontre l'insatisfaction.

En prenant conscience du temps, l'homme a donc reconnu et son inachèvement et l'inaptitude du monde à le combler. Mais aussi l'impossibilité de s'évader du monde et de se faire sans lui. L'homme est maître de lui, mais son action lui échappe. Le monde ne lui suffit pas et cependant il appartient au monde. Il est au-delà du monde et ne peut vivre qu'en lui. Il a rompu avec le présent mais pour être livré au temps; à un avenir qu'il ne possédera que pour le perdre. Il est présent à sa vie et sa vie le fuit. En découvrant le temps, l'homme a introduit un intervalle entre lui et lui, entre le monde qu'il a et le monde qu'il veut. Et cet intervalle, il sent que rien au monde et de l'homme ne pourra le combler.

L'inquiétude est la conscience de cette rupture. [...]

À ne considérer que le temps, l'évolution du monde et de l'homme n'a pas de sens. Le devenir du monde ne mène à rien. C'est le lieu de la mort et de la contingence. La vie de l'homme n'a pas de direction. On peut accepter l'existence, s'y soumettre, l'endurer, l'oublier, on est incapable de la comprendre et de la diriger. L'homme peut être indépendant il n'en demeure pas moins un être vide. Et ce qu'il acquiert dans la matière et le temps, il le détruit en l'utilisant. Aussi bien, si le devenir a un sens, si le temps mesure un progrès, ce ne sera ni le monde seul, ni l'homme seul qui nous en fournira le principe. Le devenir n'aura de sens que s'il est occasion d'un progrès spirituel : ce qu'il nous retire nous invite à nous dépasser; ce qu'il nous apporte, à nous réaliser. Il n'y aura de sens que si nous sommes au faîte du temps, non pour y tomber, mais pour y incarner de l'éternel, pour y faire germer et grandir une vie spirituelle, pour y rencontrer l'Infini et nous y donner. C'est à ce don que nous prépare l'inquiétude. »

Second extrait : dernier chapitre, pages 201-202.

« Posant le problème de l'homme tout entier engagé dans la vie, nous nous sommes demandés s'il pouvait trouver, par son action, le repos et la paix de la plénitude. Pouvait-il, par ses oeuvres, faire l'unité de sa pensée et posséder son existence ? Il n'y a qu'une seule façon de se posséder soi-même, c'est d'être présent à son être concret et d'y goûter le bonheur. Mais l'homme aime en lui ce qu'il n'est pas encore; un être qu'il ne peut accomplir sans chercher au dehors. Prendre conscience de soi c'est à peine se tourner vers soi, c'est découvrir en soi une impulsion qui nous dépasse, un déséquilibre entre l'homme que l'on aime et l'homme que l'on est. L'homme dépend de l'extérieur pour s'éveiller à lui-même, et, lorsqu'il sait qu'il existe, c'est un être essentiellement donné qu'il recueille. Dans ses sens, dans ses instincts, dans son

intelligence et sa volonté c'est un besoin d'accroissement qu'il éprouve. C'est en agissant qu'il s'épanouit, c'est dans ses yeux, dans ses mains, dans ses sentiments de haine et d'amour, dans ses oeuvres de pensée et de construction qu'il s'empare de lui.

Cependant, il est incapable d'obtenir de tout cela l'assouvissement de son être parce que l'union de lui à lui qu'il croit chercher est l'union à un plus grand, à un meilleur. En effet, la science, l'art et la société nous sont apparus essentiellement incapables d'expliquer leurs réussites et d'épuiser en l'homme sa capacité de comprendre et de désirer. Les oeuvres humaines sont possibles parce que, dans un monde apparemment fermé, dans des actions apparemment immanentes, l'homme subit l'influence d'un absolu. Cet absolu n'est nulle part comme un objet mais comme une présence intime capable de nous élever au-dessus des choses pour les juger, et de nous-mêmes pour nous montrer notre idéal. On ne rencontre nulle part cette transcendance, mais rien de ce qui est découvert ne l'est sans elle. » (c'est Lavigne qui souligne)